

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 25 (2013)
Heft: 98

Artikel: Le papillonnement de l'image sur l'écran
Autor: Leuenberger, Susanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-554046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le papillonnement de l'image sur l'écran

L'ère du film analogique touche à sa fin. La numérisation du cinéma abolit-elle le rêve et les bouffées de nostalgie des spectateurs?

Par Susanne Leuenberger



Nostalgie du cinéma d'autrefois. Image tirée du film «Cinema Paradiso» de Giuseppe Tornatore, 1988 (Philippe Noiret, à gauche, et Salvatore Cascio).

Photo: Keystone/Everett Collection

Acoups de flash-backs, «Cinema Paradiso» replonge Salvatore, cinéaste en vogue à Rome durant les années 1980, dans son village sicilien natal et son enfance. Dans la foulée de ce voyage dans le temps, le film de Giuseppe Tornatore retrace aussi l'histoire du cinéma. «Cinema Paradiso» est une déclaration d'amour à la salle obscure, où les bouffées de nostalgie de ses visiteurs viennent se projeter, au papillonnement des images sur l'écran et au grésillement du projecteur en arrière-fond. La caméra s'attarde sur des visages tantôt rieurs, tantôt en pleurs, tantôt compatissants, qui ne font pas que voir le film, mais le vivent et le ressentent.

Sorti en 1988, cet opus décrit le déclin de la salle de cinéma. Un quart de siècle plus tard, alors que les techniques de prise de vue et de projection se sont fondamentalement transformées, il se lit encore davantage comme un hommage à un passé irrévocable. Depuis une décennie, le cinéma numérique est en train de remplacer le cinéma analogique. En Suisse, la transformation est pratiquement achevée.

Ce sont notamment des aspects économiques et logistiques qui parlent en faveur de la numérisation. Elle permet, en effet, de se passer des coûteuses bobines de film 35 mm, produites dans les laboratoires des usines de copie, mais aussi de leur entretien et leur envoi. Grâce à des processeurs et des supports de données plus puissants, la projection numérique permet la transmission et la restitution en temps réel d'informations d'image toujours plus complexes.

Froide et stérile

La disparation de l'analogique est en butte à la critique des cinéastes et des cinéphiles. Dans le milieu du cinéma, ce sont surtout les aspects esthétiques qui dominent le débat. Certains connaisseurs qualifient l'expérience visuelle des images numériques de «froide» et de «stérile»: les valeurs de couleurs calculées et tramées en fonction d'algorithmes donnent, disent-ils, une image rigide. Alors que les processus de production analogiques permettent une captation photochimique de la luminosité spécifique de l'instant. La répartition aléatoire de grains photosensibles sur l'émulsion analogique se modifie d'image en image; le «grain dansant» de ces films est perçu comme plus agréable.

Cette différence entre image analogique et numérique, identifiable par un œil exer-

cé, a amené Christian Iseli, documentariste et chargé de cours à la Haute école d'art de Zurich (ZHdK), à comparer avec une équipe de recherche l'impact émotionnel de prises de vue analogiques et numériques. Des chercheurs de la ZHdK, de l'Institut cinématographique de l'Université de Zurich et de l'Institut de psychologie de l'Université de Berne se sont penchés sur la question de savoir si les qualités particulières de l'image analogique se répercutaient sous la forme d'une expérience visuelle plus intense. Voilà pour l'hypothèse de départ.

Pas de préférence nette

Dans le cadre de ce projet, 356 spectateurs tests choisis à Zurich et à Bamberg, en Bavière, ont été confrontés à des courts-métrages tournés pour les besoins du projet, sans savoir si ces films dramatiques, de comédie et de science-fiction avaient été réalisés en analogique ou en numérique. Chaque court-métrage, dans l'une et l'autre version, présentait les mêmes séquences. Pour ce faire, la caméra analogique et la caméra numérique avaient été disposées comme pour un film 3D, c'est-à-dire orthogonalement l'une par rapport à l'autre; un miroir centré semi-transparent a permis de tourner des séquences identiques.

Le dépouillement des questionnaires relativise la thèse de départ, explique Miriam Loertscher, psychologue des médias, qui travaille par ailleurs dans le cinéma: «Nous n'avons pas pu constater de préférence nette pour la prise de vue analogique ou numérique», affirme-t-elle. Un résultat lié à l'amélioration constante des possibilités techniques en matière de retouche numérique. Les procédés plus anciens donnaient des résultats insatisfaisants, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. «Actuellement, la postproduction joue un rôle fondamental pour le look du film», relève-t-elle. Sans compter que de nos jours, il arrive que des films tournés en analogique subissent des retouches numériques, de sorte que les différences entre les deux technologies s'effacent. En raison de l'optimisation de la postproduction, les clients des cinémas, et même les cinéphiles, ne perçoivent presque plus les différences entre les films réalisés dans l'une ou l'autre version.

En revanche, de nettes préférences se sont dessinées dans le public test en fonction de l'âge. Les spectateurs âgés ont préféré les images tournées en analogique, alors que les jeunes ont plutôt opté pour les films réalisés en numérique. Les cher-

cheurs ne peuvent pas dire si ces disparités générationnelles sont biologiques et liées au vieillissement, ou si elles sont d'origine culturelle, et donc dues à des habitudes de visionnement inscrites dans la biographie de chacun.

Le flou de l'image sur l'écran

De manière moins poétique que «Cinema Paradiso», le projet de recherche livre cependant une déclaration d'amour posthume au cinéma des jours passés. Si la question d'une production analogique ou numérique des images n'est pas centrale pour les spectateurs, un test conduit dans un cinéma zurichois a montré que la majorité du public préférait les projections analogiques. «Nous associons l'expérience cinématographique analogique avant tout au mode de projection», analyse Christian Iseli. Beaucoup de spectateurs apprécient le papillonnement et le flou de l'image sur l'écran, produits par l'obturateur rotatif mécanique du projecteur. Une nostalgie cinématographique qui est une manière de réagir au «résultat extrêmement net» de la projection numérique avec beamer, «ressenti comme technique et artificiel», explique le cinéaste.

Quoi qu'il en soit, la numérisation du cinéma est irréversible. Le secteur mise sur l'accoutumance du public à ce type de projection. Il reste à espérer qu'une situation, si bien décrite par l'écrivain allemand Heinrich Böll, n'appartienne pas définitivement au passé: ce «léger embarras, voilé d'un sourire», qui se répand dans la salle au moment où les lumières se rallument, lorsque le rêve cède à nouveau le pas au quotidien et que les spectateurs prennent la «mesure des émotions investies».